

PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 1 : LES MATÉRIAUX

CHAPITRE 7 :

L'ÉPOPÉE FRANÇAISE

Bernard ROBREAU



Cathédrale de Chartres Vitrail de Charlemagne : l'empereur ordonne la construction d'une église (cl. B. Robreau).

CHAPITRE 7 : L'EPOPEE FRANCAISE

La reconnaissance de l'épopée française comme source de la mythologie celtique est attribuable à Joël Grisward et à Bernard Sergent. Le premier a notamment exploré les origines indo-européennes du *Cycle des Narbonnais* mais il le pensait parvenu jusqu'à nous par le canal germanique de la conquête wisigothique et c'est le second¹ qui a finalement mis en évidence ses origines lointainement gauloises. En utilisant les outils de la philologie traditionnelle Grisward a mis en évidence une cohérence d'ensemble qui témoigne d'un dessein où les personnages et les événements sont solidaires et s'éclairent les uns, les autres, et il a ainsi démontré que l'oeuvre ne peut s'expliquer par l'addition fortuite d'éléments primitivement indépendants. Puis en s'appuyant surtout sur les travaux antérieurs de Dumézil, particulièrement sur les faits indiens, ce qui rend la thèse de l'emprunt peu vraisemblable, il met en lumière l'évolution à partir d'un prototype indo-européen commun, mais aussi que plusieurs épisodes qui n'ont pas leur équivalent dans la littérature indo-iranienne trouvent des ressemblances assez étonnantes dans des récits romains, germaniques ou céltiques.

Grisward attribuait une origine germanique à la matière mythico-épique qui a servi de base au *Cycle des Narbonnais*, parce que Narbonne fut la capitale d'un royaume wisigothique de 508 à 531. Pourtant, notamment en définissant le personnage de Guillaume au court nez, il avait dû constater les difficultés soulevées par l'inadéquation partielle du panthéon germanique à la série des Aymerides. B. Sergent, a montré que la structure trifonctionnelle du *Cycle des Narbonnais* se distingue radicalement de celle des Germains et qu'elle représente un état antérieur aux restructurations que ces derniers ont fait subir à la structure indo-européenne. Et comme les parallélismes avec la structure germanique, soit se rapportent à des mythes indo-européens communs, soit possèdent des équivalents céltiques (Guibert et Lleu, Blanchefleur et Bloddeuwed), il faut les penser comme des emprunts à la mythologie céltique. Le partage du monde selon les quatre directions autour du fief central est un modèle bien reconnu en milieu céltique mais non chez les Germains. La ressemblance avec les romans bretons, notamment l'homologie entre le couple Hernaut-Garin et le couple Keu/Bédouier, est évidente, le poids politique des personnages féminins qui rapproche, par exemple, la fille d'Yon de

Gascogne de Nannos, la fille du roi des Ségorbes ou de l'irlandaise reine Medb. Et sous le vernis féodal, le *Cycle des Narbonnais* révèle des traits purement céltiques. Enfin, comme les Gaulois et beaucoup plus que les Germains, Guillaume d'Orange adore couper des têtes.

Beaucoup plus sûrement qu'une épopée wisigothique, les *Narbonnais* doivent représenter la longue survie d'une littérature orale véhiculée par des bardes gaulois dont le parallèle des poètes irlandais implique certainement une forte structuration. Qu'elle ait survécue à la romanisation, parce qu'elle représentait un moindre danger que les druides pour les institutions, et à la christianisation, parce qu'elle ne représentait pas une menace pour la religion dominante, cela ne saurait surprendre à une époque antérieure à l'imprimerie où l'écrit ne touchait qu'une très faible partie de la population. Il n'existe guère de littérature écrite récréative en Gaule avant l'épopée qui naît au début du second millénaire. Nos troubadours médiévaux étaient certainement les



Cathédrale de Chartres Vitrail de Charlemagne : ci-dessus : Roland fend le rocher et sonne du cor ; ci-dessous Beaudouin recueille Durandal (cl. B. Robreau).



¹ B. Sergent, « Observations sur l'origine du *Cycle des Narbonnais* », *Romania*, 1984, p. 462-491.



La Brèche de Roland (100 m de hauteur pour 40 m de largeur) au-dessus du cirque de Gavarnie serait due à la tentative avortée de l'héroïque chevalier pour briser Durendal (cl. B. Robreau).

héritiers de poètes beaucoup plus anciens et leur répertoire. Pour modernisée qu'elle fut au niveau de la langue et de l'onomastique, leur oeuvre a pu s'appuyer sur des types de récits, des schémas de construction et des unités de base relevant de techniques provenant d'un très profond passé. Laon, *Laudunum*, désignée comme capitale de Charlemagne dans le *Cycle des Narbonnais*, a bien pu succéder à Lyon, *Lugdunum*, dans un récit plus ancien dont le détail a bien pu être rajeuni sans que la structure ou certaines strophes aient réellement été modifiées. Le texte des *Veda* ou du *Mahabharata* a su survivre avec peu de modifications à travers un ou deux millénaires de transmission orale et il est certain que les druides (et sans doute aussi les bardes) étaient capables d'apprendre des milliers de vers. Leur enseignement a toujours reposé sur la mémoire et il pouvait durer une dizaine d'années, voire plus. C'est même pour cela que les druides ayant refusé de le transmettre par l'écrit, il a disparu sans laisser de témoignages directs. Mais est-il impossible de penser que les poètes épiques itinérants ou résidant à demeure, au service de grandes familles mais aussi du public plus populaire de leurs dépendants, n'ont pu utiliser l'héritage bardique jusqu'à la victoire définitive de l'écrit ?

Ce qui a été accompli pour restituer le *Cycle des Narbonnais* à la culture celtique a été à peine ébauché pour bien d'autres œuvres épiques françaises. Mais il faut certainement considérer l'épopée comme

un gisement potentiel important pour les études mythologiques gauloises. Des rapprochements ont été esquissés entre les adieux d'Artus à Escalibor et ceux de Roland à Durendal. Le nom de l'épée Excalibur, du gallois *Caletfwlch*, *kalet* (« dur ») et *bwlch* (« brèche »), est d'ailleurs assez proche du jeu de mots de Dure-entaille pour justifier un jeu complexe d'étymologies croisées caractéristique de la pensée mythique car, pour certains, Durendal pourrait aussi apparaître comme une traduction germanique de Roncevaux (*dorn*, « épine ») et *tal*, vallée). En ce domaine, l'héritage commun est bien difficile à séparer de l'emprunt ou de la simple influence. L'épopée pourrait bien constituer un domaine où confluent des données celtes et germaniques (au soir de la mort tragique du héros, le cor de Roland se souvient-il encore de celui d'Heimdallr ?), parfois même refondus à la lumière d'influences gréco-romaines.

Les Narbonnais

Le *Cycle des Narbonnais* était souvent considéré comme un luxuriant fatras de thèmes héroïques ignorant la géographie et l'histoire, inventés par une légion de trouvères et de jongleurs. Il raconte en une dizaine de chansons, sans compter celles, bien plus nombreuses, dont le héros est le très pittoresque et envahissant Guillaume d'Orange et les adaptations

en langue étrangère, notamment le remaniement *I Nerbonensi* en italien, les heurs et malheurs du lignage de Narbonne, une fiction étalée sur cinq générations mais centrée surtout sur celles d'Aymeri et de ses enfants. J. Grisward s'est attaché à démontrer qu'il existait bien, selon la formule de D. Hoggan, une famille de Narbonne déjà formée depuis longtemps et que cette structure perpétuait un vénérable assemblage remontant à une théologie et une mythologie indo-européenne fort anciennes, notamment ordonnées par le système des trois fonctions duméziennes : la science du sacré, l'activité guerrière, la richesse en hommes et en biens.

Aymeri de Narbonne a sept fils et un beau jour de Pâques, il effectue entre eux une distribution des charges et des fiefs. Cette répartition comporte certaines singularités comme le don du fief paternel au plus jeune et le déshéritement des autres. Guibert représente ainsi un cas d'ultimogénéiture, une pratique qui ne s'est bien maintenu en Occident que dans le domaine celtique avec notamment la coutume irlandaise du *geilfine*. De plus, Aymeri octroie à ses aînés des fonctions ou des biens dont il ne dispose pas. Mais la lecture attentive des textes permet de s'apercevoir que les trois premiers fils constituent une équipe trifonctionnelle qu'il envoie au nord auprès de Charles à la barbe fleurie. Le premier Bernard, le plus sage, est destiné à devenir le conseiller de l'empereur, le second Guillaume son gonfalonier et toute son inlassable activité est d'ordre guerrier, Hernaut son sénéchal qui administrera les vivres et le trésor. Pour les autres fils, à l'exception du dernier, Guibert, qui lui succédera à Narbonne, Aymeri les envoie dans des contrées éloignées sur lesquelles il ne possède aucun droit. L'un, Beuve, s'installera à l'ouest en Gascogne où il épousera la fille du roi Yon, un autre, Aimer, au sud en Espagne où il bataillera contre les Sarrasins, le troisième, Garin, à Pavie, à l'est dans la riche Italie du nord. Le second trio constitue lui aussi une équipe trifonctionnelle mais l'association des deux équipes constitue aussi un partage du monde qui s'organise dans les quatre directions autour du fief central que constitue le comté de Narbonne qui sera transmis au plus jeune.

Premier roi mythique affronté à la surpopulation des terres du milieu, Aymeri accomplit sa mission qui consiste à organiser et occuper la surface terrestre, rejoignant le cas du Yima iranien qui arrête la vieillesse et la mort en augmentant artificiellement la surface terrestre selon un modèle que l'on peut aussi retrouver dans la *Vie de saint Paul Aurélien*². Mais il

est aussi, comme le Yayati du *Mahabharata* indien, victime d'un péché d'orgueil qui l'amène à envoyer ses fils au loin et à devenir un vieillard impuissant dont les Sarrasins se moquent et qui ne doit son salut qu'aux mérites et au dévouement de ses fils réunis.

Outre l'aspect indo-européen archaïque de l'intrigue centrale de la *Chanson des Narbonnais*, l'analyse plus précise des personnages et des motifs permet un comparatisme plus spécifiquement intraceltique. Ainsi le benjamin Guibert apparaît comme une figure royale d'affinité varunienne, marquée religieusement par un épisode qui l'assimile au Christ. Durant le siège de Narbonne, il est en effet capturé et cloué sur une croix à une portée d'arc de la ville afin qu'on le voit bien. A l'approche de la neuvième heure, les Sarrasins le croit mort et reviennent à leurs tentes. A ce moment, Aymeri sort et récupère le corps de Guibert qui n'était qu'évanoui. Descendu de la croix et ramené dans la ville, il est guéri au bout de quarante jours (soit, remarquons-le en passant, la durée séparant le solstice d'été du début août). On a rapproché cette crucifixion du mythe de Lleu (c'est-à-dire le correspondant gallois du panceltique Lug) tué d'un coup de lance, pourriссant sur un arbre, sauvé par trois strophes de trois vers et rétabli après l'intervention de bons médecins, qui est le correspondant celtique du mythe d'Odhinn pendu neuf jours à l'arbre des runes.

Les représentants de la fonction guerrière tiennent davantage de place dans notre cycle, ce qui s'explique aisément par sa forme épique. Or le *Cycle des Narbonnais* distingue deux types de guerriers, l'un brutal et obéissant selon le souhait du père, l'autre plus réfugié et indiscipliné et maudit par le père. Le premier est représenté par Guillaume, à l'aspect colossal, herculéen (haute taille, carrure hors du commun) et à l'appétit pantagruélique dont les poètes ont exploité la veine comique. Il possède une manière plébéienne, peu chevaleresque de se battre avec ses poings énormes, avec lesquels il inflige la mort des bestiaux au roi sarrasin Harpin, ou avec une massue improvisée, un pel aiguisé arraché une treille, un tinel, une cuisse de mullet avec laquelle à l'instar de Samson, il massacre des bandits de grand chemin. Releur de défi, champion par excellence, il est un combattant solitaire, spécialiste des duels réglés à l'avance, grand pourfendeur de géants, voire de dragons. Cogneur aux bras terribles, il est aussi marqué dans sa chair par une mutilation de type initiatique ayant eu le nez raccourci par un coup d'épée dans un combat avec le géant Corsolt, qui semble plus ou moins l'éponyme du peuple des Coriosolites armoricains. Cela lui vaut le surnom de Guillaume al cort nés, au court nez, à moins qu'il ne

2 Voir B. Robreau, « L'héritage indo-européen dans la *Vie de saint Paul Aurélien* », *Ollodagos*, 2002, XVII, p. 65-117 (particulièrement p. 71-78).



Le vallon de Gellone (aujourd'hui Saint-Guilhem-le-Désert) où le comte de Toulouse et duc d'Aquitaine Guillaume, le modèle de Guillaume au court nez, fonda en 804 une abbaye.

s'agisse d'al corb nés, au nez courbe, ce qui rappelerait la lune de héros qui sort du front de Cuchulainn.

L'autre, Aïmer, se caractérise par sa beauté, un surnom (le chétif) qui signifie sa pauvreté, un style de vie anti-urbain (il dort tout armé sous un chêne à même le sol humide ayant juré de ne jamais passer la nuit sous un toit) lié à la fréquentation de la nature sauvage des marges frontalières, un guerrier professionnel inquiétant, n'hésitant pas à opérer de nuit, imprévisible semeur de violence et de terreur, patron d'une bande de turbulents brigands aux écus noirs et enfumés, le plus souvent célibataires, sans fiefs et sans attaches, qui évoquent à Grisward Rudra et les Maruts, bref un chef d'une confrérie de guerriers gemaniques et son Männerbund. Ce second type de guerrier se reliera au thème du départ forcé, voulu par le père, chef du lignage des Aymerides, dans les quatre directions pour constituer un modèle exemplaire de la migration des jeunes comme réponse au problème du surpeuplement et, aussi, à celui des conflits de génération. Aïmer est un guerrier de l'extérieur, migrant et conquérant, à l'action centrifuge tendant à repousser la frontière, alors que Guillaume est un guerrier de l'intérieur tout entier au service d'une la royaute pour laquelle il se bat avec zèle et loyauté, même lorsque le souverain est mou, couard et pleurnichard. Cette dichotomie se rapproche là encore d'un modèle indo-européen ancien, celui de la paire constituée de Bhima, fils de Vayu, et d'Arjuna, fils d'Indra, dans le *Mahabharata*, des héros d'Odhinn et de Thorr chez les Germains, d'Achille et d'Héraclès en Grèce, et même à des manières diverses de faire la guerre, aux techniques du hoplite et du crypte à Lacédémone.

Certes la description physique des compagnons d'Aïmer est proche de celle des Bersekir ou des Einherjar, mais leurs moeurs sont celles des Fenians, les héros du cycle irlandais de Finn, et l'opposition des deux types du guerrier brutal et du guerrier réfléchi et maudit rejoint particulièrement celle de Cuchulainn (le guerrier de la tribu) et Finn (le guerrier hors de la tribu) distinguée par M.-L. Sjoestedt³.

Un personnage féminin est particulièrement important : Blanchefleur. Elle est définie comme la reine au clair visage car elle a épousé le roi Louis, le fils de l'empereur Charles. Ses apparitions sont généralement peu caractérisées si on met à part sa beauté. Néanmoins, il y a un épisode marquant où son frère Guillaume, seul rescapé de l'apocalyptique bataille d'Aliscans, assiégié dans Orange et venu chercher du secours à Laon auprès du roi Louis, s'en prend violemment à elle, la traitant de goinfre, de chienne et de putain. Puis il lui arrache la couronne à sa soeur, jette cette dernière à terre, la saisit par les tresses et lui aurait tranché la tête sans l'intervention de leur mère. Cette image crue et scandaleuse de la reine est parfois ressentie comme une anomalie par les commentateurs. Mais il existe des parallèles, tant germaniques (la scène des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus où Starcatherus invente Ingellus et sa femme) que céltiques (le passage du *Roman de Brut* où le champion de Brutus, le colossal Corineus, vient de Cornouailles adresser de terribles reproches à Locrin, le jeune successeur de Brutus, qui a pris pour maîtresse Hestrild, une princesse allemande, et néglige sa fiancée, Gwendoline, la fille de Corineus). Le motif

³ Dieux et héros des Celtes, 1940.

de la reine adultère est un mythe central dans le légendaire celtique, à commencer par la célèbre reine Medb qui eut quatre ou cinq maris et dit au début de *La razzia des vaches de Cooley* : « je n'ai jamais été sans un homme dans l'ombre d'un autre ». Le nom de Blanchefleur paraît tout aussi important. La reine est « blanche » comme Guenièvre (*gwen* signifie blanc dans les langues celtes), la femme du roi Arthur, ou aussi sainte Geneviève qui a hérité divers traits de la Minerve gauloise. Elle est aussi « fleur », ce qui rappelle le nom de deux autres femmes adultères, l'irlandaise Blathnat, « petite fleur » et la galloise Blodeuwedd, « aspect de fleurs ». La première préfère Cuchulainn, le grand héros guerrier irlandais, à son époux Curoi, pourtant une hypostase du grand dieu du ciel, la seconde est la femme de Lleu, le Lug gallois, le dieu suprême, et toutes deux trahissent leur mari divin pour un guerrier. Toutes deux sont des fleurs, presque au sens littéral puisque Blodeuwedd a été créée en mélangeant les fleurs du genêt, du chêne et de la reine des prés. Cela nous renvoie au nom de Medb, « l'ivresse », qui a pour correspondante linguistique et mythique l'indienne Madhavi, la fille du Yayati du *Mahabharata*. Pour le prix de deux cent chevaux d'une blancheur de lune avec une oreille noire, l'étreinte de Madhavi a été successivement vendue à quatre rois pour leur enfanter des successeurs. Et son nom est dérivé du nom indo-européen de l'hydromel qui a reçu en Inde, comme en Grèce ou en Irlande, des significations nouvelles se référant toutes à l'ivresse. Madhavi peut donc posséder, soit le sens « de fleur printanière entrant dans la composition du miel », soit plus probablement de « boisson enivrante à base de miel ». Mais peu importe car ici l'étymologie explique aussi bien le nom de Medb ou de Blathnat que le mythe de la création de Blodeuwedd. Et les chevaux d'une blancheur de lune avec une oreille noire de l'histoire mythique de Madhavi suffisent aussi à comprendre la blancheur de Guenièvre ou de Blanchefleur, et même la transformation en chouette nocturne de Blodeuwedd.

A cette unique et voluptueuse figure féminine deux autres figures masculines s'ajoutent pour définir la troisième fonction : Hernaut de Gironde et Garin d'Anseüne (Ensérune). Hernaut est roux, un caractère pour lequel le Moyen Age éprouve un préjugé très défavorable. Cette couleur est associée au mensonge et à la trahison et on imagine les méchants, particulièrement Judas, comme des rouquins. Elle marque bien le mépris dans lequel la troisième fonction est tenue par les deux autres. Hernaut est aussi un vantard mais qui intervient le plus souvent en compagnie de son frère Garin d'Anseüne la riche,

notamment dans une chanson composée vers 1200 et intitulée *Aye d'Avignon*. Prisonniers du roi sarrasin Ganor à Majorque, il y jouent le rôle de maîtres d'escrime et ne participent à l'action qu'à titre d'auxiliaires. Au sein du couple, Hernaut se distingue par son beau visage et ses dispositions plus guerrières. Plus précisément, il évoque le personnage du sénéchal Keu dans le *Cycle arthurien*. D'une exceptionnelle beauté et sans rival en cuisine, ce qui le place à nouveau dans la troisième fonction, il fait couple avec le bouteiller Beduer. Tous deux, l'écuyer tranchant et l'échanson se répartissent la nourriture et la boisson, deux aspects complémentaires de cette fonction. Mais ils agissent toujours en équipe, et au combat d'Arthur contre le géant du Mont-Saint-Michel, ils servent seulement d'éclaireurs et ne participent pas au combat. Beduer se contentera de trancher la tête du géant mort. Bref Hernaut, vantard et querelleur, flanqué d'un Garin plus pacifique, ne semble pas une innovation médiévale mais la prolongation d'un type indo-européen très ancien comparable à la transposition du *Mahabharata* où Nakula et Sahadeva sont des décalques des jumeaux Asvin. De plus, une laisse d'Aymeri de Narbonne nous apprend que Hernaut manqua par trois fois à ses serments où il avait promis de n'avoir jamais de femme rousse de sa vie, de ne jamais fuir au combat, et de ne jamais manger de tourte, c'est-à-dire de grossier pain bis, de toute sa vie. Il finit cependant par épouser une sorte de sorcière rousse, borgne et boiteuse, puis par fuir quatre bonnes lieues jusqu'à un gué devant les Sarrasins, et enfin par manger de la tourte. Même traitées sur le mode burlesque, les vantardises proférées par Hernaut s'inscrivent dans un cadre trifonctionnel. Elles rappellent aussi un romant arthurien tardif peu connu, *The Avowynge of King Arther, Sir Gawan, Sir Kaye and Sir Bawdewyn of Bretan*, où Baudouin, nom altéré qui recouvre Beduer, le célèbre bouteiller d'Arthur, formule trois voeux : n'être jamais jaloux de sa femme, ne refuser à personne la participation à son repas, ne craindre la mort sous aucune menace de roi, ni de chevalier. Visiblement Baudouin aurait satisfait la reine Medb qui exigeait des prétendants sans jalouse, sans avarice et sans peur.

Il faut sans doute aussi revenir sur la bataille d'Aliscans, ou plutôt de Larchamp (ou L'Archamp) car le manuscrit de la *Chanson de Guillaume*, plus ancien que ceux d'*Aliscans* la nomme ainsi. On trouve aussi les orthographes L'Archant ou Larchant dans certains manuscrits. Le toponyme n'a jamais été exactement localisé, même si on l'a rapproché de celui de la nécropole des Alyscamps à Arles dont les sarcophages pouvaient suggérer l'idée d'un grand

massacre guerrier. Mais il pourrait bien aussi s'agir du dernier souvenir d'une grande bataille mythique. Le nom de l'Archon apparaît dans la seconde branche du *Mabinogi* comme celui d'une rivière séparant le Pays de Galles et l'Irlande lorsque Bran et ses troupes s'en vont à la conquête de la Verte Erin pour venger Branwen, ce qui rappelle que Guillaume d'Orange a épousé une sarrasine. Le personnage de Rainouart au tinel, un géant qui travaille aux cuisines du roi Louis, n'est d'ailleurs pas sans rappeler les personnages du rustaud Curoi en Irlande ou du Bran du *Mabinogi*, deux hypostases du Jupiter celtique. Il est d'ailleurs le frère d'Orable-Guibourc comme Bran est le frère de Branwen. Le nom de Larchant renvoie aussi à un lieu qui fut célèbre grâce à un saint (Mathurin) et un pèlerinage qui renvoie à une procession circulaire de grande ampleur très ancienne qui n'est pas sans évoquer par certains côtés la troménie de Locronan, une autre procession d'aspect archaïque en région de langue celtique. J'ai aussi fait valoir d'une part, que la date de la procession, le Tour de chasse qui se tenait le mardi suivant la Saint-Barnabé, donc entre le 12 et le 18 juin, et celle de la fête de saint Mathurin, le 1^{er} novembre, correspondaient exactement avec les dates des deux batailles de Mag Tured en Irlande qui sont indiquées pour la première un mois et quinze jours après le début de l'été (donc vers le 15 juin) et à Samain pour la seconde, d'autre part que le nom même de saint Mathurin se rapprochait, sans qu'il soit question d'y chercher une correspondance phonétique exacte, de celui de Mag Tured (transcrit Moytura en anglais). De plus, le fait que la procession se tenait le mardi, jour de Mars, pourrait aussi renvoyer à la mémoire d'une bataille mythique enfouie dans un très lointain passé. Néanmoins, l'hagiographie de saint



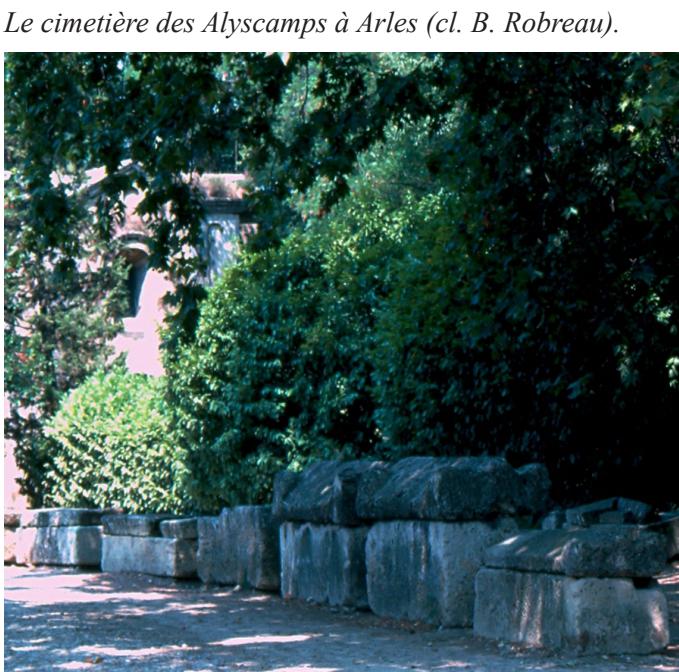
La bataille d'Aliscans (vignette postérieure de B. Robreau d'après une enluminure du Ms La Vallière 23 (actuel BnF 24369 du XIV^e siècle).

Mathurin n'a pas conservé de thème caractéristique de la mythologie irlandaise des batailles de Mag Tured, seulement celui du rejet de son corps par la terre qui renvoie à celui de cian, père de Lug, au début de *La mort tragique des fils de Tuirenn*.

Les quatre fils Aymon

Les Narbonnais ne sont probablement que la partie émergée de l'iceberg. J. Grisward s'est aussi intéressé aux quatre fils Aymon⁴ qui, du Rhin et de l'Ardenne jusqu'à la Gironde, ont traversé tout le territoire de l'ancienne Gaule protohistorique et antique. Il commence d'ailleurs par faire remarquer que Aymon de Dordonne et Aymeri de Narbonne portent le même nom (Aym-) suffixé de manière différente et qu'ils sont aussi tous deux les pères respectifs d'une équipe de frères organisés. Comme Aymeri, Aymon déhérite et chasse ses fils et l'exil qui s'accomplit dans les deux cas contre l'avis de la mère, s'accompagne aussi d'un affrontement violent avec lesdits frères, notamment l'un d'entre eux. La scène fameuse où Renaud, hors de lui, tire à demi l'épée contre son père avant d'être calmé par son frère ainé possède son exact correspondant dans l'épisode où Hernaut affronte Aymeri. Le plus célèbre des Aymondes, Renaud, épousera Aélis (appelée Clarisse dans les manuscrits plus tardifs), la soeur du roi Yon de Gascogne, alors qu'il advient à un des fils d'Aymeri, Beuves, d'épouser la fille du même roi.

Il semble donc que, de même que les Aymerides représentent un équivalent celtique des fils



4 « Aymondes et Pandava : l'idéologie des trois fonctions dans Les quatre fils Aymon et le Mahabharata », *Essor et fortune de la chanson de geste sans l'Europe et l'Orient latin* (Actes du IX^e Congrès international de la Société Rencesvals, Padoue-Venise, 29 août-4 septembre 1982).



Les quatre fils Aymon à Bogny-sur-Meuse où les rochers empruntent l'allure des quatre cavaliers au galop en la forêt d'Ardenne.

et petit-fils de Yayati, les Aymonides correspondent à une variante occidentale de l'équipe trifonctionnelle des cinq Pandava du *Mahabharata*. Aalard, l'aîné, est à rapprocher du Bernard des Narbonnais et incarne la première fonction sous son aspect juridique. Homme de bon conseil, sage et prudent, il prend la parole au nom du groupe, raisonne Renaud lors de l'altercation avec le père, décide du mariage du cadet avec Clarisse, choisit le site de Montauban. Le turbulent cadet, Renaud, a une morphologie de géant. Effectuant une synthèse des deux caractères de la fonction guerrière, il incarne la force tandis que son célèbre cheval Bayart incarne la vitesse. Homme fort capable de se battre avec n'importe quelle arme, perche, poutre ou massue, il se définit négativement par rapport à la troisième fonction : « Plus désir la bataille que boivre ne mangier ». Cette dernière est représentée par Guichard et Richard qui forment un couple subalterne de serviteurs obéissants aux noms assonants. Richard, comme le veut son nom, se caractérise par un goût avoué pour la richesse ; il est cupide, aime faire du butin et refuse de restituer un aigle d'or. Guichard inclinerait plutôt vers la composante sexuelle de la troisième fonction : il propose à Clarisse de suppléer son mari. Maugis, le magicien, qui incarnerait la composante varunienne de première fonction, le définit d'ailleurs fort bien : « Guichars ameroit miels juene dame à baisier/ L'il ne feroit joster chevalier ».

Quant au personnage de Clarisse-Aélis, la femme du plus guerrier des frères, elle entretient une relation très étroite et étrange avec l'ensemble des frères, ce qui la rapproche de la femme de Guillaume d'Orange, Guibourc-Orable, et surtout de la Draupadi du *Mahabharata* dont on sait qu'elle représente une incarnation épique de la grande déesse trivaleure indo-européenne. Dans leur essence, les fils d'Aymon sont, comme les Pandava, voués à l'exil en forêt et à l'errance traquée. Le ressort de l'action se trouve dans les deux cas dans une séquence particulièrement démonstrative : de même que les

fils de Pandu doivent s'exiler douze ans dans une forêt à la suite d'une partie de dés où l'adversaire triche, les quatre fils Aymon sont contraints à un exil de sept ans dans la forêt d'Ardenne à la suite d'une partie d'échecs où Bertolai, le neveu du roi, tente de tricher. L'incendie de Montessor semble aussi fournir un écho à l'incendie de la maison de laque qui oblige les Pandava à trouver une première fois refuge au fond des bois. Peut-être faut-il rapprocher aussi le pèlerinage de Renaud et l'exil pénitentiel d'Arjuna, son correspondant indien.

Mais, pour fondamentale qu'elle soit, l'approche comparative indo-européenne n'est pas la

La construction du château de Montauban (d'après une image d'Epinal (vers 1830).



seule possible, ni même peut-être la plus utile pour un traité de mythologie celtique. Une autre, intraceltique, peut en effet s'envisager en partant de ce que Castets a bien ressenti comme un épisode fondamental à l'intensité dramatique exceptionnelle et qui, de plus, se place en position centrale dans le récit : celui du guet-apens de Vaucouleurs, le seul où un autre des quatre frères, Richard, chipe la vedette à Renaud.

Voyons d'abord le site, assez soigneusement dépeint par Aélis qui a la prescience de la dangerosité du lieu : un pic élevé, tout droit dressé contre le ciel, entouré d'une eau profonde et de quatre forêts. La description est reprise lorsque les quatre frères quittent Montauban pour s'y rendre : une haute roche située en un lieu désert à trois lieues de tout village, château ou maison se dresse depuis le début des temps, à laquelle le géant Fortibias qui construisit aussi Montbendel a donné l'allure d'une forteresse naturelle ; sept mille pierres forment un cercle tout autour ; quatre forêts dont la plus petite mesure sept lieues s'étendent jusqu'à son pied ; quatre rivières encaissées l'enserrent, la Gironde, la Dordogne, la Vairepaine et le Balençon, à la croisée de quatre routes dont l'une va en France, à Reims ou à Soissons, la seconde en Galice, la troisième en Carrion, la dernière en Gascogne, le long desquelles l'empereur a placé quatre fois mille chevaliers. Le lieu évoque irrésistiblement une montagne mythique, certes le mont Meru ou Sumeru des Indiens, mais aussi et surtout la montagne mythique de l'*irruaith* dans le texte irlandais de *La langue toujours renouvelée* qui connaît aussi les sept espèces de pierres précieuses merveilleuses qui se trouvent dans un fleuve des îles de Tibir « qui croît à l'anniversaire de la mort où souffrit le Christ et est dans son plein jusqu'à l'heure où le Christ ressuscita ». L'insistance sur le chiffre quatre (rivières, forêts, routes) signale sa forme quadrangulaire et son emplacement au centre du monde. Ce pic élevé au milieu de la plaine de Vaucouleur apparaît dans le récit épique sous le nom de Roche Mabon, un nom bien celtique qui a été celui de l'Apollon Maponos gaulois avant de devenir celui d'un héros gallois. Le site doit certainement être aussi mis en relation avec la Terre des jeunes, un nom de cet au-delà insulaire irlandais où Maelduin rencontre une haute colonne d'argent qui avait quatre côtés et s'élevait jusqu'au ciel. Les Ui Corra l'observent également avant de parvenir à l'île de saint Ailbe d'Emly où l'abbé leur explique que lui et ses moines vivront ici jusqu'au jour du Jugement dernier et d'où ils rapportèrent des pierres merveilleuses, les unes en cristal, les autres en or ou en argent.

Mais le site n'est pas tout. Il faut aussi remarquer l'originalité de l'épisode où, pour une fois, c'est Richard le héros, malheureux certes, mais néanmoins principal. Avant même d'y arriver, il confie qu'il n'a jamais eu aussi peur de sa vie tant il craint la trahison du roi Yon. Le passage possède une résonance quasi christique qui est accentuée un peu plus loin par une référence à Longin, le porteur de la lance qui perça le flanc du Crucifié, et une invocation au Dieu qui naquit à Bethléem. Pendant que Aalard et Renaud se portent au secours de Guichard, Richard se bat seul au pied du rocher avec acharnement, mais Girard de Valcorant le frappe de sa lance, lui trouant son manteau d'écarlate et sa doublure d'hermine. Quand il arrache l'arme de la blessure, les intestins se répandent sur la pelisse et l'on voit son foie et ses poumons mis à nu. Mais il parvient néanmoins, *un entredeus li gete à guise de Breton*, à asséner à son adversaire un coup d'épée entre le casque et le bouclier, tranchant net la moitié de son adversaire : l'épaule, la poitrine, la hanche, la cuisse et la selle du cheval qui s'abat à terre coupé en deux. Ses frères le retrouvent dans son triste état, le portent jusqu'à la Roche Mabon où ils le hissent et le déposent sur une pierre plate tandis qu'Aalard et Guichard supplient Renaud, *per amor cel seignor ki vint à la passion*, de s'enfuir. Pendant ce temps et bien qu'Ogier, leur cousin, refuse de participer à l'assaut que mènent cent chevaliers sur chacun des quatre côtés du pic, les soldats de l'empereur progressent et Renaud en est réduit à défendre ses frères à coups de lourdes pierres, soulevant même un perron que cinq portefaix n'auraient pas chargé. La bienveillance d'Ogier et l'intervention de Maugis leur permettent néanmoins de s'échapper .Après avoir lavé ses plaies avec du vin blanc et cicatrisé ses blessures avec une pommade à l'effet immédiat, le magicien remet Richard sur pied et les quatre frères rentrent à Montauban.

Il faut maintenant revenir à l'interprétation et reconnaître ici une version du mythe de la passion du dieu supérieur celtique. B. Sergent en avait repérée la présence dans le *Cycle des Narbonnais* avec le motif de la crucifixion avortée de Guibert. Mais cette version était totalement christianisée, ce qui n'est pas le cas ici, même si nous avons vu que les allusions à la passion du Christ y revenaient régulièrement. Dans notre récit, du fait de la trahison de Yon, Richard, à l'instar de son homologue, Guibert le plus jeune de l'équipe de frères des Narbonnais, a le corps troué par une lance. Il est hissé en haut de la Roche Mabon avant d'être guéri de ses terribles blessures par le magicien Maugis et de retrouver quasi instantanément la santé. Le parallèle est frappant avec la mort de Lleu, trahi

par sa femme et tué d'un coup de lance par l'amant de cette dernière, retrouvé en haut d'un arbre et guéri par l'entremise d'un médecin.

Dans un récit mythique ou dérivé d'un mythe, la redondance constitue un fait de structure précieux et le prolix récit des *Quatre frères Aymon* n'en manque pas. Citons deux passages, l'un qui introduit le motif de la trahison avant le départ pour Vaucouleur, l'autre qui présente un rebondissement des aventures de Richard. Le premier se place au moment où Aélis tente de dissuader les frères de se rendre à la plaine de Vaucouleur. La nuit précédente, elle a fait un rêve effrayant. Elle se trouvait sous l'Arbre du Pèlerin et voyait cent sangliers sortir de la forêt et se ruer sur les frères. Deux aigles, apparus dans le ciel s'emparaient de Richard et l'emportaient dans les airs, attaché à une branche de pommier. Le songe est bien sûr une préfiguration de ce qui va arriver et l'enlèvement de Richard par deux aigles arrive à point nommé pour confirmer que le mythe utilisé ressemblait d'assez près à l'ornithomorphose de Lleu en aigle dans le *Mabinogi*. La situation de la rêveuse sous un arbre réduit la différence entre l'envolée de Lleu jusqu'au haut d'un arbre et la montée de Richard gravement blessé jusqu'au haut du pic. On comprend aussi que, bien plus tard, Richard refuse de restituer un aigle d'or à l'empereur. Même la présence des guerriers métaphorisés en sangliers rappelle que c'est en suivant un autre suidé, une truie, que Gwydyon retrouve Lleu sous la forme d'un aigle pourriant. Quant à la branche de pommier, qui donna son nom à l'Avallon médiéval, il permet d'établir que la géographie des *Quatre fils Aymon* incorpore dans le monde réel une description qui se situait initialement dans un Autre monde, qu'il s'agisse des îles de la Terre de jeunesse où l'on trouve la montagne centrale et les pierres aux pouvoirs merveilleux, ou de son correspondant très proche, la colonne ou l'arbre qui relie les trois étages du monde. Le second passage, qui se place après le combat de Roland et de Renaud intercalé à la suite de l'épisode de la Roche Mabon, constitue une reprise du thème donnant le premier rôle à Richard. Il débute par la capture de ce dernier tombé aux mains de Roland et que l'empereur Charles veut faire pendre au gibet de Montfaucon. Mais ses barons, le Gallois Béranger, le Bavarois Huidelon, le Breton Salomon, et même son neveu Roland, qui ne veut pas être un Antéchrist, Geoffroi d'Anjou, Richard de Rouen refusent un à un. Il finit par trouver Ripeu de Ribémont qui fait monter Richard, le fils Aymon, la corde au cou à l'échelle. Mais à nouveau l'intervention de Bayart et de Maugis viennent le sauver au dernier moment. Dans cet épisode redondant, le mythe très simplifié et atténué

n'est plus situé sur la montagne centrale mais sur un gibet. Il s'agit d'une version faible où l'allusion à l'Antéchrist maintient cependant une atmosphère de fin du monde christianisée. On pourrait même penser à une variante germanique dérivée du mythe d'Odhinn pendu à l'arbre des runes si le bourreau ne s'appelait Ripeu de Ribémont, un grand site archéologique religieux et militaire de l'époque gauloise qui aurait pu servir de lieu mémorisateur.

Notre analyse montre donc que le personnage de Richard doit être considéré comme un lointain dérivé du Lug gaulois. A vrai dire, nous l'avions déjà dit (ch. 4), à la suite de Dumézil, lors de la présentation de la quatrième branche du *Mabinogi*, en soulignant qu le dieu suprême des Celtes était à la fois le dernier né des deux Dioscures celtiques et le Mercure gallo-romain, ce dieu de tous les arts et de la richesse qui caractérise si bien le benjamin des quatre fils Aymon.

La topographie de l'épopée des Aymonides peut paraître parfois inconséquente quand elle nous promène en quelques phrases de l'Ardenne (Montessor) à l'Aquitaine (Montauban et la Roche Mabon) ou à la région parisienne (Montfaucon, Longjumeau où Maugis change la couleur de Bayart en le teignant en blanc) ou quand, faisant s'échapper par un souterrain les frères assiégés dans Montauban, elle nous les fait passer à Trémoigne (Dortmund dans la Ruhr) en quelques lignes (*eins se vont chevauchant, lor jornées et aval et amont qu'ils vindrent à Tremoigne...*). L'origine mythique des données et leur capacité à être mémorisée en divers lieux sous des formes voisines l'explique sans doute. En tout cas, le recours à l'hagiographie si important dans la fin des aventures de Renaud, mort sur le chantier de la cathédrale de Cologne assassiné par des ouvriers maçons jaloux dans des circonstances qui rappellent le décès de la mort de l'armoricain saint Majan, peut éclairer utilement l'intrigue mythique de Vaucouleur. Nous évoquerons donc ici la *Vie de saint Arnoul* et le retour de ses reliques dans les Yvelines. Ce dernier vient d'être traitreusement assassiné à Reims et le cercueil placé sur un char pour être ramené à Tours, dont il avait été évêque, par sa fiancée Scariberge, dont les propres esclaves avaient d'ailleurs perpétré le forfait. Mais aux environs de Dourdan, le comte Dordingus, qui chassait le cerf dans la forêt d'Yvelines près de la colline de Rochefort dans la vallée de la Rabette, voit l'animal se réfugier près du char et les chiens incapables de l'en déloger. Emu par le miracle, il donna au saint l'étendue voisine et l'y fit ensevelir.

On voit donc ici une femme ambiguë, elle convoie le cercueil de son fiancé mais ce sont ses esclaves qui ont tué, et un comte de Dourdan rencontrer un cerf. La situation rappellerait Blodeuwedd qui

Le cheval Bayard lors de la ducasse d'Ath (Cl. User D.).



rencontre son amant lors d'une chasse au cerf si Scariberge n'était pas une sainte femme. Mais si Lleu se transforme en aigle, Arnulphe est étymologiquement aigle (germanique *arn*) et loup (*wulf*). La remarque persuade de s'intéresser au nom de Scariberge, un curieux hybride latino ou gréco-germanique signifiant « la montagne du scare ». Le scare ou perroquet des mers désigne un poisson bondissant de toutes les couleurs. Scariberge est donc d'un point de vue mythique triplement connotée comme montagne, comme poisson et comme multicolore. De manière condensée, elle renvoie donc à une montagne colorée où se trouve un être aquatique et confirme donc les enseignements de *La langue toujours renouvelée* où un aigle combat une grande bête marine de toutes les couleurs sur la montagne centrale. La notion de couleurs multiples s'explique parce que dans la mythologie de la montagne centrale eurasiatique, les quatre flancs de cette dernière, tapissés de pierres précieuses, soutiennent un ensemble de symboles complémentaires, chacun d'entre eux étant associé à une direction et des qualités caractéristiques (température, matière et... couleur). La bête marine qui est souvent d'aspect serpentiforme est de toute les couleurs parce qu'enroulée autour de la montagne comme dans le mythe indien du serpent Vasuki. Il

apparaît donc qu'en se transformant en aigle, Lleu, prend la posture de l'adversaire de la grande bête marine qui, dans le texte irlandais, a peut-être souffert d'une assimilation à la grande prostituée de Babylone de l'*Apocalypse*.

D'un autre côté, notre comte Dordingus a plus de probabilité de tirer son nom de Dourdan qu'Aymon de Dordonne de la Dordogne ou de l'Ardenne, surtout si nous observons qu'à 15 km à l'est de la butte de Rochefort et à moins de 20 km au sud de Longjumeau se situe Saint-Yon. Le roi d'Aquitaine qui donna Aélis comme épouse à Renaud et lui permit de construire un Montauban, aussi difficile à retrouver sur le terrain que la plaine de Vaucouleurs et la Roche Mabon, porte le nom d'un saint plutôt légendaire d'Ile-de-France, disciple de saint Denis qui aurait évangélisé la région d'Arpajon et de Châtres. La présence à Longjumeau du hameau de Balizy et de la commune voisine de Ballainvilliers sur la rive sud du Rouillon (une rivière capable, à la manière de la rouille, de faire changer de couleur ?) pourrait expliquer à la fois le nom de l'énigmatique Balençon au pied de la Roche Mabon et le lieu de la teinture de Bayard. On voit que la toponymie a pu mémoriser en divers lieux des mythes voisins ou apparentés et que l'épopée a pu les réutiliser dans une structure

de pensée traditionnelle. Et de ce point de vue, elle était sans doute moins novatrice que l'hagiographie qui projetait sur ses personnages des préoccupations matérielles et morales plus en prise avec l'actualité. Dans le cas de saint Arnoul, la fondation ou la refondation de l'abbaye de Saint-Rémy-des-Landes à Clairefontaine-en-Yvelines vers 1160 rendait difficile de faire de sainte Scariberge l'assassin d'un mari. En revanche, l'épopée qui cherche plutôt à exalter le passé révolu des puissants, possédait un peu plus de liberté avec la christianisation des données.

La Chanson des Saisnes

La Chanson des Saisnes (ou Saxons) est un autre texte qui peut nous retenir malgré son titre trompeur pouvant là-aussi faire songer à une origine germanique. Elle nous retiendra surtout en raison de la place qu'y tient le site de Larchant, une localité aux limites du Hurepoix et du Gâtinais. Nous nous rappelons en effet que, si le lieu de l'épopée bataille de L'Archamp du *Cycle des Narbonnais* n'est pas plus topographiquement localisé que le Montauban ou le Vaucouleur des *Quatre fils Aymon*, il existe un site homonyme caractérisé par des éléments naturels remarquables (le marais et les rochers de Larchant au sud de la Forêt de Fontainebleau) et le culte d'un saint à l'historicité assez médiocre mais comprenant une liturgie ambulatoire suspecte d'avoir intégré des éléments préchrétiens. A l'instar de Dourdan vis-à-vis de l'épopée aymonide, ce Larchant bien réel ne serait-il pas un autre site mémorisateur de mythes déjà exploités par le *Cycle des Narbonnais*? Les trouvères qui narraient *Les quatre fils Aymon* connaissaient certainement un ancêtre de la *Chanson des Saisnes* puisqu'ils envoyoyaient leurs héros jusqu'à Cologne et Trémoigne et évoquaient la guerre contre Guiteclin et ses Saxons avant même que de faire venir Bayart à Longjumeau et les frères Aymon en la plaine de Vaucoeur.

Les versions de la *Chanson des Saisnes* que nous connaissons⁵ semblent remonter à un poète arrageois de la fin du XII^e siècle : Jehan Bodel. L'histoire, telle qu'elle se synthétise à l'aide des principaux manuscrits, qui datent au mieux du siècle suivant, possède des ressemblances avec les deux œuvres déjà entrevues : les Saxons de Bodel présentent les caractères conventionnels des Sarrasins (des Fomoire dirait-on en Irlande), y compris dans le thème de la belle princesse qui trahit le camp adverse.

5 Voir l'édition d'A. Brasseur, 1990. La tradition orale remonte sans doute assez haut car les Hérupés sont connus du *Siège de Narbonne* ou de *Girart de Roussillon*. Pour le commentaire, le travail le plus important est sans doute à attribuer à Ch. Foulon

La reine Sebile qui trahit Guiteclin, le chef des Saxons, reproduit le modèle de Guibourc amoureuse de Guillaume d'Orange. Quant au couple composé de Baudouin, qui aime se déguiser et mène une guerre en dentelles, et de Bérard aimé d'Helissent, il rappelle celui de Guichard et Richard.

Depuis G. Paris, on pense qu'il existait à l'origine une chanson perdue des Hurepois (ou Hérupés), ultérieurement amplifiée, ce qui expliquerait que le rassemblement de l'armée destinée à la conquête de la Saxe se fasse à Larchant. Mais le Hurepoix épique s'est beaucoup dilaté par rapport au Hurepoix historique. Il va du Mont-Saint-Michel à Château Landon comptant parmi les barons hurepés (ou hérupés) Herbert d'Etampes, Girart du Gâtinais mais aussi Anseau de Chartres, Robert de Blois, Geoffroy d'Anjou, Huon du Maine et et même Richard de Normandie et Salomon de Bretagne dont les reliques parvinrent à Pithiviers à 30 km de Larchant au X^e siècle. Berrichons, Poitevins ou Gascons peuvent parfois leur être adjoints notamment au passage du pont sur la Rune, invraisemblablement étendu sur sept jours, en comptant le repos dominical où tous les combattants se rendent à la messe. Le symbolisme du sept revient d'ailleurs à plusieurs reprises puisque le conflit traîne en longueur impliquant sept passages à cheval du fleuve s'échelonnant sur sept ans (décomposé en trois périodes de deux ans et quatre mois), et deux guerres tout comme il y a deux batailles de Mag Tured, et sept années de préparatifs pour la seconde.

La *Chanson des Saisnes* n'a pas bénéficié des travaux éclairants de J. Grisward ou de B. Sergent, mais un certain nombre de détails suggèrent qu'elle a pu se constituer autour d'un noyau mythique correspondant à une ou deux batailles de Larchant qui seraient les correspondantes gauloises des deux batailles de Mag Tured. Nous avons déjà indiqué plus haut les indices procurés par l'hagiographie de saint Mathurin, mais la *Chanson des Saisnes* en fournit quelques autres.

L'un des plus notables est lié à l'épisode des deniers et du perron de fer. Au début de la *Chanson des Saisnes* la destruction de Cologne par Guiteclin entraîne une rébellion de nombreux barons de Charlemagne déjà fatigués de la guerre d'Espagne et qui refusent de se battre contre les Saxons en avançant que les Hurepois ne sont pas soumis au chevage. Finalement il est décidé de convoquer tout le monde et que les Hurepois paieront aussi le chevage. Ces derniers fort fâchés font frapper des deniers d'acier qu'ils lient au bout de leurs lances et, s'étant rassemblés en l'Archant Saint-Martin le premier mai, se mettent en marche faisant un tel vacarme qu'ils



Larchant où les Hérupés se rassemblent (cl. B. Robreau).

font trembler la terre, passent Seine puis Marne et viennent les présenter à Aix-la-Chapelle comme un défi à l'empereur. Devant la menace, celui-ci se rétracte, dispense les Hurepois du chevage, fait fondre les deniers et en constitue un solide perron d'acier qui sera le témoin de la dispense. Puis les Hurepois s'en reviennent à leurs terres où ils resteront pendant les deux ans et quatre mois du début de la guerre.

Ce motif du perron d'acier est assez original et étrange et doit fort probablement être rapproché de l'ambigu motif de la pierre de fronde fondue par le divin forgeron Goibniu pour servir de projectile décisif à Lugh au cours de la seconde bataille de Mag Tured. On retrouve notamment l'ambiguïté entre la pierre et le métal qui est caractéristique du mythe, tant dans sa variante irlandaise (une pierre traitée comme du métal pour un Lugh dont le talisman est une lance de feu) que dans celle du Pays de Galles où les trois javelots lancés sur Yspaddaden Penkawr dans *Culhwch ac Olwen* sont désignés par un terme (*llechwaew*) s'appliquant à un javelot de pierre. L'assujettissement des deniers au bout d'une lance semble d'ailleurs confirmer que nous sommes en présence d'un motif usé mais conservé par la dernière modernisation du texte. Un troisième indice est à puiser dans ce retour à leur domicile des Hurepois qui ne participeront à la guerre qu'avec deux ans et quelques mois de retard. Car si c'est Lugh qui lance la pierre de fronde de la même manière que les Hurepois apportent au bout de

leurs lances les constituants du perron, le grand dieu est lié pendant tout le début de la seconde bataille pour l'empêcher de participer trop précocement au combat. Le rapprochement est ici d'importance et il amène à s'interroger sur le moment précis où l'empereur adresse ce second appel aux Hurepois alors que son armée piétine depuis deux ans et trois mois sur les bords de la Rune. Il s'agit du lendemain du jour de l'adoubement de Bérard, lequel intervient à la Saint-Jean. Quinze jours plus tard, les messagers de retour rapportent que les Hurepois promettent une aide rapide et on peut donc penser que leur prompte arrivée se situe au cœur de l'été, au moment de Lugnasad. Mais ici le récit semble entrer dans une contradiction puisque, le lendemain de leur arrivée, l'empereur qui veut construire un pont obtient de Huon du Maine la réponse qu'il vaudrait mieux commencer par stocker du bois et faire les travaux en juin ou en juillet quand les eaux seront plus basses qu'au mois d'avril. Il faut croire que les Hurepois n'ont pas été si rapides à venir apporter leur aide ou que Bodel s'est mélangé les pieds dans sa chronologie! Il est vrai que la mise en oeuvre de ce projet n'intervient que plus de deux ans et quatre mois plus tard quand un cerf de forte stature traverse la Rune sans perdre pied, indiquant où il faut construire l'ouvrage. Néanmoins la remarque pourrait intriguer si un autre détail ne venait nous conforter : dans la *Chanson des Saisnes*, le jeune Bérard qui meurt précocement est appelé six fois

l'Ardenais (il est le fils du duc Thierry d'Ardenne) et 28 fois de Montdidier. Or Montdidier est justement la ville où nous avons vu qu'étaient conservées les reliques des saints Lugle et Luglien, de quoi nous étonner sur ce qu'étaient réellement les connaissances traditionnelles des jongleurs médiévaux. Bérard qui forme avec Baudouin une sorte de couple comparable à celui de Richard et de Guichard et qui mourra dans la troisième bataille de la seconde guerre de Saxe, paraît bien correspondre à Lug dans son rôle dioscurique de troisième fonction. En revanche, dans son état de Mercure celtique, dieu suprême sachant tous les arts, il s'incarne dans la personnalité collective des Hurepois, guerriers hors pair qui, réagissant à une gabegie de l'empereur, bousculent les Saisnes dès leur arrivée, mais aussi habiles conseillers qui indiquent le temps favorable à la construction du pont dans un parallélisme qui rejoint celui de Lugh reprochant à Nuada de n'avoir pas choisi le moment favorable pour engager la seconde bataille de Mag Tured et déterminant lui-même le bon jour.

Pour la recherche en mythologie française, la littérature épique nationale est un vaste chantier extrêmement prometteur mais dont les fondations sont à peine posées. Il serait par exemple bien étrange que *Girard de Roussillon* ne livre aucun secret quand on sait que le château de Roussillon s'identifie au Mont Lassois qui a livré aux archéologues un palais hallstattien et à ses pieds le vase de Vix. L'épopée française a emprunté ses données aux siècles carolingiens mais en prenant souvent avec l'histoire beaucoup de libertés. Est-ce un hasard s'il s'agit du moment où le latin et le gaulois ont achevé leur fusion ? Un héritage quelque peu romanisé et germanisé de la tradition gauloise semble alors s'être transcrit sous des formes d'abord orales, véhiculées par des poètes, des conteurs et des jongleurs, lointains héritiers des bardes protohistoriques et antiques, mais héritiers quand même. La mise par écrit ralentira la profusion foisonnante des variantes pour la figer en quelques versions connues par divers manuscrits qui nous ont ainsi sauvé au minimum quelques beaux fragments de mythologie gauloise tardive, bien plus évoluée et christianisée que celle transmise par l'Irlande mais à tout prendre quasi-contemporaine de cette dernière.

CALENDRIER DES PUBLICATIONS DU PETIT TRAITÉ DE MYTHOLOGIE CELTIQUE

PARTIE 1 LES MATERIAUX

Chapitre 8 janvier 2019

Chapitre 9 février 2019

PARTIE 2 LE BESTIAIRE en 2019.

La mort de Roland d'après les Grandes chroniques de France (XV^e siècle) enluminées par J. Fouquet (source Wikipedia).

